

**Université Clermont Auvergne, Projet CAP 20-25 – Axe 4**  
*(Risques naturels catastrophiques et vulnérabilité socio-économique)*

**Université franco-chinoise des Écoles Doctorales LSHS et SEJPG**  
**Clermont-Ferrand, 19 Novembre 2018**

**Atelier doctoral international :**

*Espaces naturels, espaces risqués, espaces sacrés*

Initiée par Eric Lysoe en 2015 lorsqu'il était directeur de l'École Doctorale *Lettres, Sciences Humaines et Sociales* et associant à cette dernière l'École *Sciences Économiques, Juridiques, Politiques et de Gestion*, l'Université d'automne franco-chinoise se tiendra du 15 au 24 novembre 2018 avec l'accueil, à Clermont-Ferrand, d'une délégation de doctorants et d'enseignants de l'Université de Wuhan — à l'automne dernier, ce sont des étudiants clermontois qui s'étaient rendus à Wuhan. Au cœur de cette rencontre sera placé un atelier doctoral associant des jeunes chercheurs des deux universités. La thématique en sera centrée sur les pratiques et usages du « sacré », par l'homme, en interaction avec son environnement naturel<sup>1</sup>. Avec les spécificités qui sont celles de nos disciplines, ce projet a aussi vocation à poser un jalon dans une démarche de recherche et d'échanges transdisciplinaires qui puissent s'inscrire dans les problématiques du Challenge 4 de CAP 20-25.

À la lumière des acquis récents de la recherche et de ce que peuvent apporter à celle-ci nos doctorants et certains de nos enseignants-chercheurs, il nous semble qu'une telle rencontre pourrait être féconde. Elle contribuerait aussi à élargir le spectre disciplinaire du Programme CAP 20-25, en un reflet plus fidèle encore de l'Université pluridisciplinaire qu'est l'Université Clermont Auvergne.

La manifestation envisagée a pour objectif de confronter des analyses portant, d'une part, sur un espace chrétien où, pendant des siècles, aucune place n'a été faite pour d'autres religions, d'autre part, sur un espace chinois où se sont côtoyés — et parfois mêlés — croyances et cultes taoïstes, confucianistes et bouddhistes. Dans les deux mondes, toutefois, la situation antérieure à l'apparition de ces grands systèmes de pensée religieuse était celle d'une religion que l'on pourrait qualifier de « naturelle », c'est-à-dire accordant une place essentielle aux forces de la nature, que

---

<sup>1</sup> On utilise ici les guillemets pour la première occurrence de « sacré », afin de souligner que le terme, en tant que substantif (*le sacré*) est un concept opératoire forgé en Occident à l'époque contemporaine. Son utilisation dans d'autres sphères culturelles ne va donc pas de soi et mérite d'être interrogée. De même, la *religion* n'a pu se constituer en véritable « domaine distinct » (pour reprendre le mot du linguiste Émile Benveniste) qu'à partir des XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles, dans un monde suffisamment sécularisé pour que les deux sphères soient désormais clairement distinguées. Voir Philippe BORGEAUD, « Le couple sacré / profane. Genèse et fortune d'un concept "opératoire" en histoire des religions », *Revue de l'histoire des religions*, n°211, 1994, p. 387-418 ; Jean-Claude SCHMITT, « La notion de sacré et son application à l'histoire du christianisme médiéval » et « Une histoire religieuse du Moyen Âge est-elle possible ? », articles parus en 1991 et 1994 et repris dans *id.*, *Le corps, les rites, les rêves, le temps. Essais d'anthropologie médiévale*, Paris, Gallimard, 2001, p. 31-52 ; Daniel DUBUISSON, *L'Occident et la religion. Mythes, science et idéologie*, Bruxelles, Complexe, 1998.

celles-ci aient fait l'objet d'une véritable divinisation (comme chez les peuples germaniques qui se sont installés en Occident à partir du V<sup>e</sup> siècle) ou aient été conçues comme des intermédiaires entre les dieux et les hommes — comme c'était le cas en Chine.

Dans cette dernière civilisation, il existait un ordre naturel, harmonieux, dont la perturbation d'un seul élément pouvait rompre tout l'équilibre. Né en Chine, le Taoïsme prône l'humilité et la soumission face à la nature, que l'homme ne doit pas prétendre combattre ou dominer. Au contraire, il doit chercher l'équilibre en elle et s'insérer dans l'ordre universel. On trouve également l'aspiration à une harmonie avec le cosmos dans le Confucianisme, qui considère l'homme comme un produit de la nature, ce qui est radicalement différent de la conception chrétienne du monde faisant de celui-ci une création divine — les éléments naturels et l'homme ayant été produits dans un même élan et leurs destins étant indissociablement liés, puisque pendant des siècles *Fin du monde* (annoncée par des signes, célestes ou naturels) et *Jugement dernier* ont été conçus comme concomitants.

Sur le substrat des religions antérieures, celles des peuples romanisés ou germaniques en particulier, la christianisation a imposé la croyance dans le Dieu unique et créateur de toute chose, qui seul pouvait influencer sur les événements naturels, qu'il s'agisse de les déchaîner pour punir les hommes ou de protéger ces derniers contre les fléaux naturels. Il n'empêche, les historiens et anthropologues du fait religieux savent que les lieux sacrés et les calendriers antérieurs au Christianisme ont souvent fait l'objet d'une appropriation chrétienne — qu'il convient de ne pas ériger en règle absolue —, assurant ainsi une forme de continuité dans la présence des fidèles, voire leurs pratiques ; ils savent aussi que certaines croyances qualifiées de « païennes » (ou de « superstitions ») par les clercs ont pu perdurer en milieu rural ou montagnard. Pendant des siècles, la protection contre les risques naturels est donc passée essentiellement par des pratiques relevant du « religieux ». Il existait des lieux sacrés, qui avaient fait l'objet d'un processus de *consécration* parce qu'ils étaient situés dans un cadre naturel spécifique (montagne, volcan, source...) et qu'il fallait canaliser les croyances des fidèles, ou parce qu'ils avaient été le cadre d'un événement perçu / conçu comme extra-ordinaire (donc relevant du divin et du miraculeux), ou enfin parce qu'ils étaient le cadre des pratiques qui permettaient aux fidèles d'implorer la protection divine contre les désordres de la nature. Les progrès d'une approche rationnelle et scientifique des phénomènes naturels, la délimitation de plus en plus stricte de la sphère du surnaturel (c'est-à-dire de ce qui était *supra naturam*, donc relevant du miraculeux), y compris par les autorités de l'Église elles-mêmes, n'ont pas fait disparaître une lecture des phénomènes fondée sur la croyance. Aujourd'hui encore, certains pèlerinages sont actifs ; mais la démarche des fidèles réside principalement dans l'imploration du Dieu protecteur (contre toute forme de dangers, en particulier la maladie), dont la capacité et la volonté de protection se sont autrefois manifestées en un lieu.

L'un des « dénominateurs communs » des deux grandes sphères culturelles considérées réside dans la *fragilité de sociétés vulnérables*. Parler de sociétés « en voie de développement » n'est pas pertinent dans le cadre d'une approche sur la longue durée historique, mais cette situation de fragilité et de vulnérabilité, de même que la persistance de structures traditionnelles au sein de certaines sociétés contemporaines (dans l'habitat, le mode de peuplement, les différents cercles sociaux, l'existence de clergés chargés de la communication avec le divin) autorise, nous semble-t-il, des analyses relevant du comparatisme — dans le temps comme dans l'espace.

Les travaux et échanges de l'atelier doctoral seront structurés autour des pôles suivants, les

lignes qui suivent ne constituant qu'une ébauche de questionnements destinée avant tout, grâce à quelques exemples, à rendre compte de la richesse de la thématique.

**\* Modalités de création et d'implantation de sanctuaires sur / à proximité de lieux (montagnes, volcans, sources) faisant l'objet de processus de sacralisation, voire de consécration.**

Si l'on s'en tient à des cas locaux, mais particulièrement significatifs, les travaux des archéologues ont bien montré que dans le bassin clermontois, le relief constitué de buttes et d'édifices volcaniques, mais aussi la présence de sources thermominérales avaient dû jouer un rôle déterminant dans le choix du lieu pour implanter *Augustonemetum*. À l'époque gallo-romaine, plusieurs points hauts étaient occupés par des sanctuaires (plateau de Gergovie, Puy de Montaudou, Côtes de Clermont, Puy de Dôme avec son temple de Mercure et son complexe religieux) et des sources minérales donnaient lieu à des cultes — comme la source des Roches à Chamalières, où, si l'on se fie aux milliers d'ex-votos retrouvés, le sanctuaire était spécialisé dans la guérison des maux touchant les membres inférieurs. Un autre dossier, celui du Puy-en-Velay, lieu de pèlerinage depuis l'époque médiévale, a été repris par Sylvie Vilatte, qui a commencé par rappeler le caractère exceptionnel du site volcanique sur lequel se sont développés la cité épiscopale et le sanctuaire<sup>2</sup>.

En Chine, les sanctuaires sont souvent dépendants de l'environnement naturel local et font partie de ce que l'on peut appeler le « système de vie » de la population. Les montagnes ont été et demeurent les lieux privilégiés de l'activité religieuse. On connaît les cinq montagnes sacrées de la Chine ancienne (Monts Tai, Hua, Song, Monts Heng du Sud et Heng du Nord) et les quatre monts sacrés bouddhistes de Chine (Monts Wutai, Emei, Putuo, Jiuhua). Les premières correspondent chacune à l'un des cinq éléments : le mont Song (Luoyang, province du Henan), par exemple, est associé à la terre ; l'ascension du sommet (1545 m) de la montagne Tai (Tai'an, prov. du Shandong) est appelée « Tao » (« la voie ») et constitue pour le pèlerin un véritable voyage spirituel que les Taoïstes doivent réaliser au moins une fois dans leur vie. Parmi les quatre monts sacrés bouddhistes de Chine, le mont Emei (Leshan, prov. du Sichuan) fut d'abord un lieu de culte taoïste avant de devenir, par la multiplication de ses temples (plus de 70), l'une des montagnes sacrées du Bouddhisme. Les milieux montagneux ont également donné lieu au développement spectaculaire d'importants sanctuaires dans des grottes, comme à Yungang (Datong, prov. du Shanxi), où près de 250 grottes contiennent plus de 50 000 statues sculptées dans le grès de la montagne entre 460 et 525, ou dans la région de Dazu (prov. de Chongqing), dont les sculptures rupestres des IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles témoignent, à leur façon, du mélange qui a pu s'opérer entre Bouddhisme, Taoïsme et Confucianisme.

Dans le choix d'un lieu de culte, lié au terrain naturel, les montagnes n'ont toutefois pas eu l'exclusivité. Ainsi, de nombreux sanctuaires ont été créés dans le cours inférieur de la rivière Xiang (affluent du fleuve Yangtsé) ; ils apparaissent ou disparaissent au fur et à mesure que le cours d'eau change et que le lac se dilate, montrant une relation interactive entre les croyances populaires et l'environnement naturel. Il en va de même pour le sanctuaire Gongting sous le mont

---

<sup>2</sup> Voir notamment Sylvie VILATTE, « *Anicium* : du sanctuaire païen à la christianisation des Vellaves », *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. 74, 1996, p. 143-163.

Lu<sup>3</sup> et sur la rive du lac Poyang<sup>4</sup>.

**\* Rôle joué par le rapport entre l'homme et l'environnement naturel dans les processus de fondation de sanctuaires, puis les croyances et pratiques qui y ont été développées à des fins de protection contre des risques et cataclysmes naturels.**

Dans les monts Wudang (province du Hubei), qui constituent un lieu de première importance pour les Taoïstes — qui y ont élevé sur un millénaire une série de sanctuaires dédiés aux éléments naturels à partir de la dynastie Tang (618-907) —, le temple des Cinq-Dragons aurait été construit, selon le légendaire local, sur ordre de l'empereur après que les prières adressées par le gouverneur de la région eurent mis fin à une sécheresse.

En contexte chrétien, les médiévistes occidentaux connaissent bien le cataclysme survenu en 1248 avec l'éboulement du Mont Granier (Savoie) et ses répercussions sur la géographie sacrée de la région<sup>5</sup>. Le village de Saint-André et plusieurs communautés disparurent dans cette catastrophe qui, selon la tradition forgée presque aussitôt, aurait fait des milliers de morts. Le dominicain Étienne de Bourbon, contemporain de la catastrophe, rapporte que Jacques Bonivard, attaché au service du comte de Savoie, avait chassé les moines bénédictins de Saint-André de leur prieuré ; la nuit même où il fêtait sa victoire sur les religieux eut lieu le gigantesque glissement de terrain du Mont Granier. La chapelle de Myans, mentionnée dès le début du XII<sup>e</sup> siècle, est voisine du lieu où les derniers blocs de rochers s'arrêtèrent le 24 novembre 1248. Cette préservation d'un lieu de culte fut considérée comme un miracle et un pèlerinage se développa rapidement. Il visait à invoquer Dieu et la Vierge (en particulier lors de la fête de la Nativité, le 8 septembre) pour protéger contre les épidémies, la pluie, mais aussi en faveur de la guérison et des bienfaits de la terre. La prise en main de la chapelle par les Franciscains réformés (« Observants ») dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle donna une vigueur nouvelle au pèlerinage, qui perdura jusqu'à la Révolution. Il reprit très rapidement après la période révolutionnaire et réunit en 1799, année de grande sécheresse, de nombreux chambériens et des habitants de vingt paroisses alentours. En 1851, 1853 et 1854, les paroissiens des Marches se rendirent en procession à Myans pour que fussent préservées les vignes, pour obtenir de bonnes récoltes et se prémunir contre une épidémie de choléra. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le pèlerinage demeurait essentiellement régional et attirait des fidèles de l'avant-pays savoyard et du Dauphiné. Il s'est perpétué jusqu'à nos jours et constitue encore l'un des plus importants de Savoie, attirant entre quatre-vingts mille et quatre-vingt-dix mille visiteurs par an.

Il ne faut pas s'interdire de décaler l'analyse vers d'autres terrains d'enquête, lieux de rencontre et d'acculturation entre la religion indigène et le Christianisme importé par la conquête et les

---

<sup>3</sup> Le mont Lu est situé à 36km au sud de la ville de Jiujiang dans la province de Jiangxi, entre le fleuve Yangtsé et le lac Poyang.

<sup>4</sup> Le lac Poyang est un lac d'eau douce dans la province de Jiangxi. C'est la plus grande réserve d'eau douce située entièrement en Chine.

<sup>5</sup> Voir Jacques BERLIOZ, « L'effondrement du Mont Granier en Savoie (fin 1248). Production, transmission et réception des récits historiques et légendaires (XIII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) », *Le Monde alpin et rhodanien*, t. 15, 1987, p. 7-68 ; Pierrette PARAVY, *De la Chrétienté romaine à la Réforme en Dauphiné. Évêques, fidèles et déviants (vers 1340-vers 1530)*, Rome, EFR, 1993, p. 725-727 ; *L'éboulement du Granier et le sanctuaire de Myans, Actes du colloque sur l'éboulement du Granier et le sanctuaire de Myans, 5-7 juin 1998, Académie de Savoie, Documents, 2e série, t. I, Chambéry, 1999.*

missions. Les réactions suscitées par l'éruption du Huaynaputina (Pérou) en 1600 ont été étudiées à partir de ce que les sources permettent d'appréhender, tant du côté indien que du côté chrétien. Effaçons-nous derrière deux auteurs, en des lignes explicites :

« Tous les documents signalent l'ampleur du drame et ses effets sur les populations. Il s'agit d'une chronique des événements, en aucun cas d'une analyse. Restituer aux phénomènes géologiques leur importance nous a semblé être la première tâche qui s'imposait pour tenter de comprendre comment et dans quelle mesure le choc émotionnel provoqué par le cataclysme pouvait agir comme une sorte de révélateur sur les mentalités. Car dans les descriptions, aussi détaillées soient-elles, rien n'est clair. En effet, si vivre avec le volcan c'est l'accepter et en tirer profit, il n'en demeure pas moins que tout ce qui a trait au volcanisme reste entaché de mystère (sans doute parce que le volcan, dans sa phase éruptive, échappe totalement à l'intervention humaine). Face à ce surgissement brutal et énigmatique de la "nature", il semble que, quelles que soient les époques et les cultures, un seul recours est admis : celui du Sacré. Plus près de nous, les paysans siciliens, en mai 1983, face à l'éruption de l'Etna, « n'ont pas manqué à la tradition et le bras de Santa Barbara a été amené devant la coulée. On y croyait sans trop y croire. Reste en tout cas que pendant deux jours, la masse de lave s'est arrêtée » (*Libération*, samedi 14 mai 1983).

Qu'il existe une sorte de constante dans les attitudes mentales par rapport aux cataclysmes et que les gens de l'Etna réagissent comme ceux du Huyna Putina relève de l'analogie, et l'intérêt d'une pareille étude résulte d'abord dans le rapport entre les faits de conjoncture et les mentalités. Nous sommes en 1600, la ville d'Arequipa, la plus proche du volcan, a été fondée en 1534 et les trois cents habitants espagnols (Vazquez de Espinosa) qui y vivent n'ont peut-être jamais assisté à une éruption de leur vie (celles de 1542 et 1599 qui figurent sur le catalogue des volcans sont incertaines).

Quant aux Indiens, comment réagissent-ils devant un volcan qui, certes, leur est familier, mais dont on peut supposer a priori qu'une vingtaine d'années après que les grandes campagnes d'idolâtries d'Albornoz eurent sévi sur leur territoire, ils ne l'envisagent plus au travers de leurs anciennes religions ? Quelles idées se faisaient-ils autrefois des volcans ? Il nous appartiendra sur ce point, comme pour les autres questions que nous nous posons, d'interpréter les descriptions consignées dans ces récits à la lumière d'autres documents. »<sup>6</sup>

**\* Modalités de gestion et d'administration de l'« économie du Sacré », structurant l'espace, à différentes échelles, par le biais de flux matériels et immatériels.**

On s'intéressera bien évidemment à l'organisation des sanctuaires et à l'influence de ceux-ci sur les territoires environnants. Mais on élargira aussi l'approche et la réflexion comparatistes aux **formes de mise en valeur et d'exploitation qui ont pu être développées autour de ces sanctuaires, y compris à une époque récente**, en lien avec

- les représentations qui ont été élaborées dans le champ des pratiques écrites et artistiques, et qui ont pu en retour modifier la réalité des relations entre l'homme et son environnement ainsi (plus ou moins) domestiqué.

---

<sup>6</sup> Thérèse BOUYSSÉ-CASSAGNE, Philippe BOUYSSÉ, « Volcan indien, volcan chrétien. À propos de l'éruption du Huaynaputina en l'an 1600 (Pérou méridional) », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 70, 1984, p. 45.

- la fréquentation touristique, qui s'est développée assez tôt en Chine (les élites cherchant à échapper aux chaleurs estivales).

- la mise en valeur patrimoniale : le Mont Tai Shan est inscrit au Patrimoine de l'UNESCO depuis 1987 ; d'autres « Monts sacrés » (*Sacri Monti*), ceux du Piémont et de Lombardie, l'ont été en 2003. Il s'agit là, moins de montagnes sacrées que de complexes dévotionnels érigés à partir de la fin du XV<sup>e</sup> siècle sur des reliefs afin de permettre aux fidèles de (re)vivre, en images et par déambulation, les différents moments de la vie et de la Passion du Christ<sup>7</sup>.

Enfin, on gagnera à mettre en perspective les phénomènes étudiés sur les espaces européen et chinois avec d'autres types de « montagnes sacrées », en Amérique du Nord notamment, où des intérêts divergents, voire contradictoires entre différentes populations (et relevant de la préservation comme de l'exploitation, notamment touristique) posent débat<sup>8</sup>.

---

<sup>7</sup> Voir notamment Amilcare BARBERO, *Atlante dei Sacri Monti, Calvari e Complessi devozionali europei. Atlas of Holy Mountains, Calvaries and devotional Complexes in Europe*, Novare, 2001 ; Laura GAFFURI, Ludovic VIALLET (dir.), *Politique et dévotion autour du souvenir de la Passion en Occident (Moyen Âge – Époque moderne)*, publication électronique dans *Reti Medievali - Rivista*, 17-1, 2016 (avec « Introduction »).

<sup>8</sup> Comme le montre l'étude de Susanne BERTHIER-FOGLAR, « Montagnes mythiques des Indiens des États-Unis : le sacré et le juridique », *Caliban*, n° 23, 2008, p. 237-244.